L'humanité appartient-elle à la nature ?

Culture générale · mis à jour le 2026-11-09
Version de travail (statut : brouillon)

Plan court

Problématique. L'espèce humaine fait évidemment partie de la nature ; mais ce qu'on appelle humanité (la culture, la morale, la liberté) semble être ce par quoi l'homme s'en détache. L'humanité est-elle une partie de la nature qui a appris à s'en séparer, ou une séparation qui reste nature ? Et qui décide où passe la frontière ?

- I. L'humanité appartient à la nature : l'homme est un vivant parmi les vivants, et sa culture même est naturelle.
  1. La civilisation prolonge la vie par d'autres moyens.
  2. La nature rappelle à l'homme qu'il lui appartient en le frappant.
  3. La nature est aussi le lieu où l'homme se repose.
- II. Pourtant l'humanité est ce qui s'arrache : sa nature est de ne pas s'en tenir à la nature.
  1. Même le naturel, chez l'homme, est un produit de la culture.
  2. Être humain, c'est contredire sa nature sans cesser d'y appartenir.
  3. L'homme commande à sa nature, et cela lui coûte.
- III. La frontière entre nature et humanité n'est ni donnée ni abolie : elle est tracée par l'homme, elle lui coûte, et elle le juge.
  1. La frontière est tracée par celui qui domine.
  2. Nous avons quitté la nature, elle ne nous a pas quittés.
  3. L'humanité est la partie de la nature qui doit répondre d'elle-même.

Introduction

Accroche. Pour Aristote, l'homme est un animal ; mais c'est le seul qui se tienne droit, « le visage tourné vers le ciel », et le seul qui ait des mains, « outil capable de devenir ou de fabriquer n'importe quoi » (*Les Parties des animaux*, cours). Dans la même phrase, Aristote range l'homme dans la nature et l'en fait sortir. Toute la question est là.

Analyse des termes. « Appartenir » a deux sens : faire partie de (l'homme est un élément de la nature, comme le chêne et le loup) et être la propriété de (l'homme dépend de la nature, qui le nourrit et le tue). « Nature » désigne ici l'ensemble du vivant et du monde physique, tout ce qui existe sans que l'homme l'ait fait. « Humanité » : si l'on parle de l'espèce, la réponse est oui, sans discussion ; si l'on parle de la qualité d'homme, la culture, la morale, la liberté, la réponse semble non, puisque l'humanité serait précisément ce qui s'arrache à la nature. Le piège est double : répondre sur l'espèce seulement, ou faire de la culture un arrachement complet, comme si l'homme avait cessé d'être un corps.

Problématique. L'espèce humaine appartient évidemment à la nature ; mais ce qu'on nomme humanité, la culture, la morale, la liberté, semble être ce par quoi l'homme s'en détache. L'humanité est-elle une partie de la nature qui a appris à s'en séparer, ou une séparation qui reste, malgré elle, nature ? Et qui décide où passe la frontière entre les deux, sinon l'homme lui-même ?

Annonce. Nous verrons d'abord que l'humanité appartient à la nature, jusque dans sa culture (I). Nous montrerons ensuite qu'elle est pourtant ce qui s'arrache, et que sa nature est de contredire la nature (II). Nous verrons enfin que la frontière entre les deux n'est ni donnée ni abolie : c'est l'homme qui la trace, elle lui coûte, et elle le juge (III).

I. L'humanité appartient à la nature : l'homme est un vivant parmi les vivants, et sa culture même est naturelle

I.1 La civilisation prolonge la vie par d'autres moyens

Thèse

L'homme est un vivant soumis aux mêmes forces que les autres vivants, et sa civilisation n'est pas une sortie de la nature : c'est un processus vital.

À définir. La civilisation (Freud, III, § 6) est l'ensemble des œuvres et des institutions qui nous éloignent de l'état animal ; une pulsion est une poussée commune à tout le vivant.

Explication. On oppose nature et culture comme deux mondes. Mais la culture est faite d'énergie vivante : ce sont des besoins (se nourrir, se protéger, se reproduire) et des désirs qui poussent les hommes à bâtir des villes et des lois. Elle commence d'ailleurs par un fait de corps : le jour où l'homme s'est tenu debout, ses mains se sont libérées, et tout le reste a suivi. La culture est le destin biologique de l'espèce, pas son contraire.

Corroboration. Freud, *Malaise dans la civilisation*. Le combat d'Eros et de la pulsion de mort vaut pour « la vie organique en général » (VIII, § 6) ; la civilisation est « un processus » au service d'Eros (VI, § 6) ; la station debout est le « commencement du processus inéluctable de la civilisation » (note du chapitre IV) ; « Eros et Ananké sont ainsi devenus les parents de la civilisation humaine » (IV, § 2). Freud enracine donc la civilisation dans la biologie. Formule de travail : la culture est naturelle pour l'espèce.

Deuxième référence. Aristote, *Les Parties des animaux* (cours) : l'homme est un animal, classé parmi les vivants, mais le mieux doté de tous, parce que sa main peut remplacer tous les organes spécialisés. Aristote ajoute à Freud la continuité des formes : la culture humaine commence dans l'anatomie. Darwin (hors programme, *L'Origine des espèces*, 1859) en donnera la version moderne : l'homme descend des mêmes ancêtres que les autres primates.

Phrase choc. La civilisation n'est pas la sortie de la nature, c'est la nature qui continue par d'autres moyens.

Transition. Appartenir à la nature comme un vivant parmi d'autres, c'est aussi en dépendre. Et la nature le rappelle à l'homme d'une manière que la biologie ne suffit pas à décrire : en le frappant. ### I.2 La nature rappelle à l'homme qu'il lui appartient en le frappant

Thèse

L'homme appartient à la nature au sens de la dépendance : il est un corps que la nature frappe sans mesure, et ceux qui l'oublient sont ceux qu'elle surprend.

Explication. La preuve la plus brutale de l'appartenance n'est pas dans les livres de biologie, c'est le fléau. Une épidémie, un tremblement de terre ne négocient pas ; les constructions humaines se révèlent des abris, pas des forteresses. Et ceux qui se croient hors de la nature sont justement ceux qui ne voient pas le danger venir, parce qu'ils ont cessé de s'y attendre.

Corroboration. Camus, *La Peste*, I, 5. Quand les rats meurent dans les rues d'Oran, personne ne veut y croire : « Le fléau n'est pas à la mesure de l'homme, on se dit donc que le fléau est irréel, c'est un mauvais rêve qui va passer ». Les Oranais « pensaient à eux-mêmes, autrement dit ils étaient humanistes : ils ne croyaient pas aux fléaux ». Et le narrateur conclut : « Ils se croyaient libres et personne ne sera jamais libre tant qu'il y aura des fléaux. » L'ironie vise exactement l'illusion d'une humanité hors nature.

Deuxième référence. Freud, *Malaise*, III, § 8 et II, § 7 : l'homme est une « chétive créature », et son corps est « destiné à la déchéance et à la dissolution ». Freud ajoute à Camus que la dépendance est inscrite dans le corps avant tout fléau : on n'a pas besoin de la peste pour mourir.

Phrase choc. La nature nous rappelle que nous lui appartenons en nous tuant.

Transition. Si la nature n'était qu'une menace, l'homme ne s'y sentirait jamais chez lui. Or il y cherche le repos, et il l'y trouve. C'est la troisième preuve de l'appartenance, et la plus paisible. ### I.3 La nature est aussi le lieu où l'homme se repose

Thèse

L'homme n'appartient pas à la nature seulement comme une proie : il s'y repose, il s'y retrouve, et il y retourne quand la culture l'épuise.

Explication. On ne se repose que chez soi. Quand un homme fatigué par la ville va nager dans la mer ou marcher en forêt, il ne va pas chez un étranger ; il rentre. Cette familiarité est un argument : si la nature était vraiment un dehors pour l'homme, elle ne le consolerait jamais.

Corroboration. Tournier, *Vendredi*. Vendredi vit « de plain-pied » avec les bêtes de l'île (p. 171) ; après l'explosion qui détruit l'ordre de Robinson, celui-ci devient « élémentaire » (p. 226), voué à l'air et au soleil, et y trouve une autre manière d'être homme, que le roman appelle « humanité nouvelle » (p. 121). Ce retour à la nature n'est pas la souille du début (une chute) : c'est une métamorphose heureuse.

Deuxième référence. Camus, *La Peste*, IV, 6 : le bain nocturne de Rieux et Tarrou dans la mer, un moment de bonheur qui « n'oubliait rien, pas même l'assassinat ». Camus ajoute à Tournier que même l'auteur du « microbe » reconnaît la nature comme consolation : la mer qui console et le bacille qui tue sont la même nature.

Phrase choc. L'homme qui se croit hors de la nature y retourne dès qu'il nage.

Transition. Vivant parmi les vivants, corps exposé, être qui se repose dans le monde : l'appartenance ne fait pas de doute. Mais ce que nous appelons humanité n'est pas cette appartenance ; c'est tout ce que l'homme y ajoute et, souvent, lui oppose.

II. Pourtant l'humanité est ce qui s'arrache : sa nature est de ne pas s'en tenir à la nature

II.1 Même le naturel, chez l'homme, est un produit de la culture

Thèse

Chez l'homme, ce qui passe pour naturel (la nudité, le corps) suppose déjà la culture ; sans elle, il n'y a pas de retour à la nature, il y a un effondrement.

Explication. Si l'humanité appartenait simplement à la nature, un homme privé de culture redeviendrait un animal sain. L'expérience montre autre chose : il perd la station debout, la propreté, le langage, et il ne gagne rien en échange. L'homme sans culture n'est pas un homme naturel ; c'est un homme cassé. Le « naturel » humain est donc une conquête de la culture.

Corroboration. Tournier, *Vendredi*, chapitre II, p. 30 et 38. « La nudité est un luxe que seul l'homme chaudement entouré par la multitude de ses semblables peut s'offrir sans danger » : Robinson, seul, doit se rhabiller. Puis la souille : il se vautre dans la boue, cesse de parler, ne sait plus si l'île existe. Ce n'est pas un retour à la nature, c'est la chute de « l'échafaudage » (p. 53) que la société entretenait en lui. L'île est l'expérience même de la question : ôtez la culture, et ce qui reste n'est pas la nature.

Deuxième référence. Boulle, *La Planète des singes*, I, 6-7 : les hommes de Soror, nus, sans feu ni outil, ne sont pas des hommes « à l'état de nature » mais des hommes régressés ; le narrateur note « le manque de réflexion consciente ; l'absence d'âme ». Boulle ajoute à Tournier que l'humain sans culture n'est pas un point de départ, c'est une perte.

Phrase choc. Pour vivre nu, il faut une civilisation.

Transition. La culture n'est donc pas un vêtement posé sur une nature intacte. Mais elle fait plus que recouvrir la nature : elle la contredit. C'est ce qu'il faut montrer maintenant. ### II.2 Être humain, c'est contredire sa nature sans cesser d'y appartenir

Thèse

Être humain, c'est refuser ce que la nature fait de nous : la maladie, le besoin, la mort. L'humanité est une contradiction entretenue avec la nature.

Explication. Tous les vivants ont des besoins ; l'homme ne se définit donc pas par ses besoins mais par ce qu'il leur oppose. La santé n'est pas naturelle : la nature produit des microbes, et c'est la médecine qui produit la santé. La propreté, la justice, la paix ne sont pas naturelles non plus. Tout cela est voulu, et cette volonté est le nom de l'humanité.

Corroboration. Camus, *La Peste*, IV, 6, Tarrou : « Ce qui est naturel, c'est le microbe. Le reste, la santé, l'intégrité, la pureté, si vous voulez, c'est un effet de la volonté et d'une volonté qui ne doit jamais s'arrêter. » L'auteur qui a montré l'appartenance (le fléau) montre maintenant l'arrachement : dans l'homme même, le naturel, c'est l'infection ; l'humain, c'est ce qui la combat, chaque jour, sans jamais gagner pour de bon.

Deuxième référence. Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitre V : « Mais nous ne sommes pas un bétail à l'engrais » ; la civilisation n'est pas la satisfaction des besoins, et l'homme « est gouverné par l'Esprit » (II). Saint-Exupéry ajoute à Camus que l'arrachement n'est pas seulement médical mais spirituel : ce qui nourrit l'homme n'est pas ce qui le fait vivre, c'est ce qui le fait grandir.

Phrase choc. Être humain, c'est contredire sa nature sans cesser d'y appartenir.

Transition. Contredire sa nature, c'est la commander. Mais commander à ce qui est en soi n'est pas gratuit. Il faut regarder ce que cela coûte. ### II.3 L'homme commande à sa nature, et cela lui coûte

Thèse

L'humanité est une maîtrise : l'âme commande au corps, la civilisation aux pulsions. Mais ce qu'on tient ne disparaît pas ; il tire, et ce tirage s'appelle renoncement.

À définir. Commander, c'est gouverner, non supprimer : la nature commandée reste présente.

Explication. Il y a deux manières d'appartenir à la nature : comme un élément porté par elle (la pierre dans la rivière), ou comme un cavalier sur un cheval, qui la tient. L'homme fait les deux, et le second rapport est ce qu'on appelle sa liberté. Mais le cheval reste un cheval : les passions qu'on gouverne ne s'éteignent pas, et les tenir fatigue. Cette fatigue a un nom chez Freud : la culpabilité.

Corroboration. Platon, *Alcibiade*, 130c et 122a. L'homme est l'âme, qui commande au corps ; et le prince perse apprend « qu'il commande d'abord à ses passions, au lieu de s'y asservir ». Celui qui vit selon ses passions vit « en esclave » (135c). La hiérarchie âme/corps est la forme classique de l'arrachement : l'homme appartient à la nature par son corps, et s'en distingue par ce qui le gouverne.

Deuxième référence. Freud, *Malaise*, V, § 12 et VII, § 3 : « L'homme civilisé a fait l'échange d'une part de bonheur possible contre une part de sécurité » ; le Surmoi est comme une garnison installée dans une ville conquise. Freud ajoute le prix que Platon ne compte pas : commander à ses passions produit un surveillant intérieur, et ce surveillant rend coupable.

Phrase choc. L'humanité appartient à la nature comme le cavalier au cheval : dessus, pas dedans.

Transition. L'homme appartient à la nature et s'en arrache ; les deux sont vrais, et c'est ce qui rend la frontière instable. Reste à savoir qui la trace, ce qu'elle coûte, et ce qu'elle vaut.

III. La frontière entre nature et humanité n'est ni donnée ni abolie : elle est tracée par l'homme, elle lui coûte, et elle le juge

III.1 La frontière est tracée par celui qui domine

Thèse

La ligne entre nature et humanité n'est pas écrite dans les choses : c'est celui qui a le pouvoir de nommer qui la trace, et il range toujours les autres du côté de la nature.

Explication. Dire qu'un être appartient à la nature, c'est le disqualifier comme interlocuteur et l'autoriser comme ressource : on ne discute pas avec un animal, on l'utilise. La frontière est donc un acte, et un acte de pouvoir. Elle change de place avec les rapports de force, et elle change de place dans une même tête selon ce qu'elle a à justifier.

Corroboration. Boulle, *La Planète des singes*, II, 2. Zira explique à Ulysse pourquoi les singes dominent : ils ont quatre mains, ils sont « la seule créature raisonnable », et dans leur dictionnaire « singe » veut dire être supérieur et « homme » bête. Ulysse reconnaît que ce raisonnement vaut exactement le nôtre. Et Zira ajoute : « C'est une chance que la nature ait mis à notre disposition un animal » (II, 4), en parlant des hommes. Le roman montre la frontière homme/animal tracée par l'espèce dominante, avec nos propres arguments retournés contre nous.

Deuxième référence. Tournier, *Vendredi*, p. 64 et p. 147. Face aux Indiens araucans, Robinson écrit : « Le sauvage de nous deux, c'était moi » ; face à Vendredi, il écrit : « Un sauvage n'est pas un être humain à part entière ». Tournier ajoute à Boulle que la frontière se déplace dans une seule tête, selon ce que Robinson a besoin de justifier. Foucault (cours) dirait que « l'homme » lui-même, comme catégorie, est une invention récente, donc une frontière datée.

Phrase choc. Qui trace la frontière entre nature et humanité y range toujours les autres.

Transition. Si la frontière est tracée par l'homme, on pourrait croire qu'il s'est vraiment mis hors de la nature. Mais la sortie n'est jamais achevée : ce que l'homme a quitté continue de vivre en lui. ### III.2 Nous avons quitté la nature, elle ne nous a pas quittés

Thèse

L'arrachement est réel mais jamais terminé : la nature reste dans l'homme (ses pulsions, son corps), et la puissance qu'il gagne sur elle ne le rend pas heureux.

Explication. Si l'humanité s'était vraiment séparée de la nature, elle aurait cessé de souffrir d'elle. Or l'homme le plus équipé reste malade, vieillit, meurt, et son agressivité reparaît dès que les règles fléchissent. La frontière n'est donc pas une porte qu'on a franchie ; c'est une ligne de front qu'on tient.

Corroboration. Freud, *Malaise*, III, § 8 et V, § 10. L'homme moderne, avec ses lunettes, ses téléphones, ses avions, est devenu « une sorte de "dieu prothétique" », mais « pour semblable qu'il soit à un dieu, l'homme d'aujourd'hui ne se sent pas heureux » ; et « le trait indestructible de la nature humaine » le suit partout. La culture est à la fois la sortie de l'état animal et le lieu où la nature ressurgit.

Deuxième référence. Wolff, *Notre humanité* (cours), quatrième figure : l'homme neuronal, pour qui tout n'est qu'« architecture et chimie du cerveau », et l'humanité est « réinsérée dans l'ordre du vivant ». Wolff ajoute à Freud que la science la plus récente défait la frontière par l'autre bout : non seulement la nature reste en nous, mais nous ne serions rien d'autre qu'elle. Petit plus hors programme : Kubrick, *2001, l'Odyssée de l'espace* (1968), l'os lancé en l'air qui devient vaisseau spatial en un raccord ; le vaisseau n'a pas supprimé l'os.

Phrase choc. Nous avons quitté la nature, elle ne nous a pas quittés.

Transition. Ni dedans ni dehors, ni sortie ni retour : il reste à dire comment l'humanité appar-

tient à la nature. La réponse n'est pas un oui ou un non, c'est une manière. ### III.3 L'humanité est la partie de la nature qui doit répondre d'elle-même

Thèse

L'humanité appartient à la nature d'une manière qui n'appartient qu'à elle : comme la partie de la nature capable de se donner une forme, et responsable de cette forme.

Explication. La culture n'est pas un artifice plaqué sur la vie ; c'est la vie qui se donne une forme. Un arbre pousse selon sa nature ; une civilisation pousse selon des choix. Mais les choix peuvent trahir la vie : un ordre qui ne sert plus à rien, une société qui ne pense plus. L'homme appartient donc à la nature comme ce qui, en elle, peut dire non à ce qu'elle donne, et doit répondre de ce qu'il en fait.

Corroboration. Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitre V : « La vie crée l'ordre, mais l'ordre ne crée pas la vie » ; « Une civilisation se fonde d'abord dans la substance ». Tout le vocabulaire de Saint-Exupéry est organique : la chair, les racines, l'arbre. La culture n'y est pas le contraire de la nature, c'est la vie qui se donne une forme ; et l'ordre qui se coupe de sa source produit « le robot d'une termitière ».

Deuxième référence. Vico, *La Science nouvelle* (1725, cours) : l'homme ne peut connaître parfaitement que ce qu'il a fait lui-même (*verum-factum*) ; la nature, qu'il n'a pas faite, lui reste en partie étrangère, mais l'histoire, qu'il a faite, lui appartient. Vico ajoute à Saint-Exupéry la raison de la responsabilité : l'homme répond du monde humain parce qu'il en est l'auteur. Dilthey (cours) le résume : la nature, nous l'expliquons ; la vie de l'esprit, nous la comprenons.

Phrase choc. L'humanité n'est pas hors de la nature ; elle est la nature devenue responsable d'elle-même.

Objection anticipée

Les cyniques et une certaine lecture de Rousseau (hors programme) voudraient qu'on retourne à la nature pour retrouver l'homme vrai sous les conventions. Réponse : Tournier et Boulle montrent ce retour, la souille et les hommes de Soror ; ce n'est pas l'homme vrai, c'est l'homme défait. L'appartenance à la nature n'est pas un lieu où l'on revient, c'est une condition qu'on ne quitte pas.

Sources : Colle Donnet (recueil, sujet 3), question.